

L'ETHNOLOGUE PEUT-IL SE "TROMPER" DE TERRAIN ?

Réflexions proposées à partir d'une étude empirique du tourisme culturel en milieu rural

Véronique Duchenne¹

L'objet des pages qui vont suivre est double : d'une part, nous nous proposons d'aborder la question du *choix* d'un terrain de recherche, et d'autre part nous souhaitons ancrer cette réflexion dans le cadre concret d'une recherche doctorale en cours. Outre l'objectif de concrétisation, le deuxième but de cet article consiste donc aussi à esquisser les contours de notre terrain et de notre problématique.

Dès le départ de notre recherche, nous avons choisi de nous intéresser au phénomène du tourisme dit culturel. Un faisceau de questions de départ nous a conduit à proposer une problématique de recherche en quelque sorte hybride, d'un côté centrée sur les types de savoirs véhiculés dans le contexte du tourisme culturel (particulier, puisqu'il vise à concilier effort intellectuel et loisir), de l'autre côté centrée sur les différentes formes de sociabilité développées par les

¹ Assistante au Département de communication de l'Université catholique de Louvain.

touristes (interactions autochtones-touristes, interactions intrafamiliales, réseaux amicaux, voyages organisés en groupe, etc.).

Notre cadre théorique et méthodologique s'inscrivant à la fois dans la perspective globale de l'anthropologie de la communication et dans celle de l'ethnologie du présent (perspectives qui s'incluent mutuellement bien plus qu'elles ne se différencient ou ne se complètent), la nécessité de recourir à une expérience de terrain s'est imposée d'elle-même : l'articulation de la problématique et de la méthode d'investigation résulte davantage d'un système d'influences réciproques que de choix successifs visant à maximiser la validité d'une procédure méthodologique en fonction d'une question de recherche posée au préalable.

Toutefois, comme le souligne Anne-Marie Topalov, "ni l'une ni l'autre de ces catégories, d'Être [ethnologue] et d'Avoir [un terrain], en l'occurrence, ne s'improvise, ni n'appartient d'emblée à qui décréterait de but en blanc en être le dépositaire¹. Celui ou celle qui entame une recherche, plus ou moins convaincu(e) de l'intérêt de son projet et de sa méthode, se trouve d'emblée confronté(e) à l'épineuse question du *choix* de son terrain. A moins d'une problématique de recherche extrêmement précise pour laquelle un terrain d'observation s'imposerait de lui-même, il nous semble que la question du choix est bien réelle, révélatrice de la liberté quasiment totale de se fixer sur tel lieu plutôt que sur tel autre. Choisir un terrain – *bien* choisir un terrain – soulève d'emblée une volée d'interrogations qui, curieusement, ne devraient trouver réponse qu'*a posteriori*, ou du moins dans le cours de la recherche. Paradoxe, donc, que de devoir poser un choix dont les alternatives et les implications ne se révèlent véritablement qu'une fois la recherche engagée, et donc une fois le choix opéré...

1. Un terrain parmi d'autres

Dans le cas qui nous occupe, notre attention s'est portée sur Treignes, un village situé à l'extrémité de l'Entre-Sambre-et-Meuse, au sud-ouest de la Belgique. Associé depuis 1975² avec sept autres villages pour former l'entité communale de Viroinval, Treignes tente

¹ A.-M. TOPALOV, *Le pouvoir de dire. Les Bas-Alpins par eux-mêmes*, Aix-en-Provence, Éd. Édisud, 1985, p. 11.

² Date de la fusion des communes.

actuellement de se promouvoir sur la scène touristique en développant le concept de "Village des musées". Quatre musées se sont ainsi implantés, en une dizaine d'années, au sein d'une bourgade de 600 habitants (la création de certains musées ayant toutefois précédé le projet de "Village des musées"). Outre les diverses initiatives de développement touristique qui fleurissent à Treignes et plus globalement à Viroinval, il faut mentionner le coup de publicité qu'a reçu la commune lorsque l'Institut géographique national (I.G.N.) français a annoncé, suite à l'entrée de l'Autriche, de la Suède et de la Finlande dans l'Union européenne, que le centre de l'Europe des 15 se trouvait désormais sur son territoire.

L'immersion progressive dans le contexte politique laisse entrevoir les deux objectifs principaux poursuivis par les autorités et les acteurs impliqués : il s'agirait d'une part de miser sur le tourisme pour sortir ses habitants d'une crise économique grave (19,6 % de chômage dans la commune), et il s'agirait d'autre part de (re)dynamiser le sentiment d'appartenance à une identité locale voire régionale davantage visibilisée et valorisante. Ces deux objectifs entretiennent des liens étroits : une identité locale "forte" constitue en soi un produit touristique potentiellement exploitable ; les emplois générés par le tourisme sont susceptibles de réduire la crise et le chômage, le climat devenant plus favorable à l'émergence d'une identité définissable selon des traits positifs (et non par des traits dévalorisants tels que région "morte" ou "sinistrée" ou région "au taux de chômage parmi les plus élevés de la Wallonie").

Notons déjà que dans cette rapide présentation de notre terrain de recherche figurent des éléments ou des interprétations dont nous ne disposons pas au moment du *choix*, ou du moins pas aussi clairement. Il faudra donc bien reconnaître ici que le hasard a probablement autant présidé à ce *choix* que l'acquisition d'informations rapidement transformables en arguments de poids. Hasard de la prise de connaissance de l'existence de ce lieu et des projets qui s'y développent¹, hasard d'une série de commodités pratiques facilitant l'accès et les

¹ ...hasard qu'il ne faut toutefois pas surdimensionner : les médias régionaux relayent régulièrement depuis quelques mois l'une ou l'autre initiative touristique en cours de développement à Viroinval. Un suivi même distrait de l'actualité augmentait donc bien au-delà du simple hasard les chances d'entendre parler de Treignes.

séjours sur place¹ comptent donc autant parmi les motifs de notre choix que des raisons internes, liées à notre sujet de recherche proprement dit.

Une autre explication de ce *choix* touche au fait qu'instinctivement nous ayons voulu privilégier un terrain situé en zone rurale, un village, au lieu de nous intéresser, par exemple, au tourisme dans une ville ou sur un site touristique majeur et/ou jouissant d'une notoriété déjà ancienne (Waterloo², par exemple). Ce qui nous a rassurée probablement, dans le cas de Treignes, c'est l'illusion que ce terrain constituait un tout facilement cernable, entièrement appréhendable sans contrarier l'échelle relativement microscopique imposée par la méthode ethnographique. Isac Chiva notamment a montré combien les communautés rurales avaient constitué pour les ethnologues "un objet privilégié : objet tout court et pendant très longtemps l'objet par excellence"³.

Trois possibilités au moins s'offraient à nous pour tenter d'aborder le phénomène touristique sous un angle ethnographique. La première, défendue par Yves Winkin, consistait à nous faire nous-même touriste et "à adopter une certaine posture méthodologique, fondée sur l'observation participante et l'autobiographie"⁴. Les deux autres voies d'accès pour conduire une étude empirique du tourisme étaient davantage basées sur l'observation d'autres que soi, posture ethnographique plus classique en somme. Tantôt l'observateur se fixait en un lieu donné et regardait ceux qui y passent, tantôt l'observateur se fixait sur un groupe de touristes et l'accompagnait tout au long de ses pérégrinations. Les trois pistes nous ont paru méthodologiquement valides pour aborder tant la question des interactions sociales/touristiques que celle des savoirs (non) valorisés, (non) actualisés, (non) acquis. Après réflexion et suite à plusieurs

¹ Il se trouve que l'Université catholique de Louvain possède à Matagne-la-Petite (à 5 km de Treignes), une maison permettant l'accueil et l'hébergement de ses membres ou de ses étudiants. Le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse est une région reconnue pour sa richesse biologique et géologique, et attire dès lors sur son territoire de nombreux chercheurs en botanique, en écologie, en zoologie, etc. Les chercheurs en sciences humaines y sont plus rares, à notre connaissance...

² Cf. A. REYNIERS dans ce même numéro.

³ I. CHIVA in G. ALTHABE, D. FABRE, G. LENCLUD (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1992, p. 159.

⁴ Y. WINKIN, "Le touriste et son double", in *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Bruxelles, De Boeck, 1996, p. 194.

prises en situation¹, nous avons choisi de ne renoncer à aucune de ces trois voies d'accès, susceptibles selon nous d'offrir davantage de complémentarité que d'incompatibilité.

Il nous fallait dès lors, en vertu au moins des deux premières voies d'investigation, choisir un terrain qui soit définissable en termes géographiques, et non plus seulement sociaux (comme dans le cas où nous accompagnions un groupe : nous avons choisi le groupe, qui, lui, choisissait –et nous imposait– “ses” lieux de visite). Bien que placé dans une perspective plus caractéristique de l'approche localisée que de l'approche locale² –notre objectif n'étant donc pas de réaliser une monographie de Treignes dans la tradition de l'ethnologie rurale–, le choix d'un terrain ne revenait pas seulement à choisir un cadre ou un contexte d'étude que la méthode impose de prendre en compte : ici, le lieu physique est au cœur même de notre objet d'observation, puisque nous nous intéressons à la manière dont il est choisi, investi, catégorisé et pratiqué.

Le choix d'un village, et donc d'un tourisme culturel “mêlé” de tourisme rural, relève ainsi à la fois du hasard, d'un réflexe visant à circonscrire (illusoirement peut-être) une petite entité géographique et sociale et de la nécessité, d'une certaine manière aussi, d'avancer dans la recherche. Nous évoquerons plus loin le risque qu'il y a, nous semble-t-il, à trop bien mûrir le choix du terrain : choisi en fonction d'une multitude de critères plus précis les uns que les autres, ce terrain risque d'accueillir un chercheur particulièrement gonflé d'hypothèses préalables et d'*a priori*.

2. Quelques anthropologues et leur terrain

La nécessité et la difficulté d'évaluer la pertinence d'un terrain nous ont conduite à effectuer un bref détour auprès de quelques

¹ Ponctuellement sur une durée de six mois, nous avons accompagné des groupes de touristes effectuant des voyages d'un à cinq jours en car, à travers la Wallonie et l'Allemagne.

² “Selon que le terrain est considéré comme l'objet ou comme un simple cadre de la recherche, on peut parler, dans le premier cas, d'étude monographique, d'approche locale, dans le second cas d'approche localisée”. C. BROMBERGER, “Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France”, in I. CHIVA et U. JUEGGLE (Essais réunis par), *Ethnologies en miroir*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1987, p. 68.

ouvrages anthropologiques¹, dans le but d’y déceler la manière dont ces ethnologues avaient eux-mêmes choisi leurs terrains et la manière dont ils avaient, *a priori* ou *a posteriori*, argumenté leur choix –pour peu, du moins, qu’ils aient jugé nécessaire de faire figurer ces éléments dans leurs textes finaux². Au cours de nos lectures, nous avons pris connaissance de cette remarque de Christian Bromberger, qui constituera à la fois le point de départ et le résumé de notre analyse :

Si les chercheurs sont souvent prolixes sur les raisons –affectives, intellectuelles, conjoncturelles– qui les ont guidés dans le choix d’un terrain, ils ne justifient à peu près jamais la délimitation de l’espace qu’ils étudient³.

2.1. Terrains hérités

Les indices que nous avons pu relever dans les ouvrages consultés montrent dans tous les cas que les terrains de ces anthropologues leurs ont été imposés ou offerts par des tierces personnes, qui sont souvent en fin de compte leurs “employeurs”.

Ainsi, Evans-Pritchard n’a pas choisi son terrain mais l’a plutôt reçu. Quasiment comme on reçoit un cadeau ou une récompense, qu’en gentleman il n’aurait pu imaginer refuser :

C’était répondre à de grandes bontés par un bien petit service que de mettre au net mes notes sur un certain nombre de tribus, afin que le professeur et Mrs Seligman pussent les utiliser en composant leur ouvrage sur les tribus païennes du Soudan nilotique. En outre, le gouvernement du Soudan

¹ N’ayant pu mener une étude extensive, nous avons choisi de consulter, au départ au moins, les ouvrages principaux des auteurs “parmi les plus grands” –Lévi-Strauss, Evans-Pritchard, Malinowski– notamment retenus par C. GEERTZ dans son ouvrage *Ici et là-bas. L’anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996. Plus proche de la lecture flottante que de l’analyse exhaustive et systématique, notre démarche nous a conduite à concentrer notre attention essentiellement sur le début des ouvrages, à la manière de Geertz, pour qui il s’agit là de “l’endroit le plus fructueux, (...) où l’on plante le décor, où l’on définit la tâche à accomplir, où l’on se présente” (p. 18). Nous avons aussi élargi notre approche en lisant quelques autres anthropologues, choisis de manière non systématique.

² À l’occasion, nous avons complété les informations données par les auteurs en consultant quelques-uns de leurs commentateurs.

³ C. BROMBERGER, *op. cit.*, p. 68.

m'invitait à faire l'étude ethnologique des Nuer. J'étais obligé par l'honneur à accepter leur invitation¹.

Dans *Tristes Tropiques*, quinze ans après avoir "quitté pour la dernière fois le Brésil", Claude Lévi-Strauss reconstitue ainsi le moment décisif :

Ma carrière s'est jouée un dimanche de l'automne 1934, à 9 heures du matin, sur un coup de téléphone. C'était Célestin Bouglé, alors directeur de l'École normale supérieure (...). Il me demanda abruptement : "Avez-vous toujours le désir de faire de l'ethnographie ? – Certes ! – Alors, posez votre candidature comme professeur de sociologie à l'Université de São Paulo. Les faubourgs sont remplis d'Indiens, vous leur consacrerez vos week-ends. Mais il faut que vous donniez votre réponse définitive à Georges Dumas avant midi².

Quant à Malinowski, Laplantine fournit une explication politique à sa présence dans les îles du Pacifique : d'origine polonaise, Malinowski fut, bien qu'Anglais, "prisonnier sur parole en Australie durant toute la guerre"³. Dans son *Journal*, Malinowski évoque en effet son incapacité à "s'enfouir dans [son] travail, à accepter [sa] captivité volontaire et à en faire [son] profit"⁴. Dans son introduction aux *Argonautes du Pacifique occidental*, Michel Panoff précise toutefois que si Malinowski se trouvait en Australie au début de la guerre 1914-1918, c'était pour entreprendre une mission ethnologique sous la houlette du professeur Seligman, "à l'époque grand spécialiste de la Nouvelle Guinée"⁵ et convaincu de la valeur de son élève. Michel Panoff précise :

Au lieu d'interner [Malinowski] ou de le placer en résidence surveillée, les autorités jugèrent que c'est en Papouasie, où son maître Seligman voulait l'envoyer, qu'il serait le moins dangereux. Le manque d'argent et les difficultés de communication avec l'Angleterre devenue sa patrie en 1910

¹ E. E. EVANS-PRITCHARD, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandés*, Paris, Gallimard, 1972, p. 27.

² C. LÉVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, coll. "Terre Humaine/Poche", 1955, p. 9.

³ J. LOMBARD, *Introduction à l'ethnologie*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 81.

⁴ B. MALINOWSKI, *Journal d'ethnologue*, Paris, Éd. du Seuil, 1985, p. 37.

⁵ M. PANOFF, Introduction à *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963 (édition originale en 1922), p. II.

firent le reste : deux longues enquêtes sur le terrain avec une visite en Australie dans l'intervalle¹.

Clifford Geertz rapporte que les publications de Ruth Benedict ne sont pas le résultat d'un travail sur le terrain, celle-ci "s'y étant peu consacrée et sans grande réussite"² (dans ce cas, la question du choix d'un terrain se mue en une nouvelle question méthodologique : comment les *arm chair anthropologists* choisissent-ils les travaux, et donc indirectement les terrains, sur lesquels ils fondent leurs interprétations et leurs commentaires ?). Quant à Margaret Mead, Geertz précise qu'elle s'est rendue à Bali et a écrit *Balinese Character* suite à l'octroi d'"une subvention destinée à l'étude de la démence précoce, que l'on croyait présente chez les Balinais sous une forme ambulatoire"³. Quelques auteurs, encore, témoignent du non-choix de leur terrain, tels C. Meillassoux puis P. Rabinow :

Au retour de ma première mission en Côte d'Ivoire, en 1958, Georges Balandier, qui m'avait offert cette possibilité de travailler sur le terrain...⁴

J'ai travaillé au Maroc sous l'amicale direction de Clifford Geertz qui, avec sa femme Hildred et deux autres jeunes ethnologues, étudiait Séfrou, oasis fortifiée et ville-marché. J'étais pour ma part chargé d'enquêter dans les régions tribales du Moyen Atlas aux alentours de Séfrou. (...) Mes errances inquiètes, revêtues de prétextes scientifiques, m'avaient conduit au Maroc dans ce village de montagne⁵.

Chez la plupart de ces auteurs, la question du choix se pose au niveau de l'engagement dans un travail de terrain, justifié soit par conviction intellectuelle, soit par aspiration personnelle. Le choix du terrain proprement dit est pour sa part quasiment évacué, non argumenté : c'est, d'une certaine manière, le "maître" qui l'assume. Quand Malinowski insiste, au début des *Argonautes*, sur la nécessité, pour tout chercheur, d'inscrire ses travaux dans la continuité de ceux de ses prédécesseurs, de manière à optimiser la cumulativité et la

¹ *Idem*, p. III.

² *Idem*, p. 109.

³ C. GEERTZ, *op. cit.*, p. 12.

⁴ C. MEILLASSOUX, *Terrains et théories*, Paris, Éd. Anthropos, 1977, p. 17.

⁵ P. RABINOW, *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette, coll. "Histoires des gens", 1977, p. 20 et p. 144.

complémentarité des données, il reconnaît aussi, indirectement, l'intérêt, pour un (jeune) chercheur, de bénéficier du travail préalablement réalisé sur ledit terrain, y compris celui de l'évaluation de son intérêt, nécessairement *déjà* effectuée par le "commanditaire".

2.2. Là où vivent les "sauvages", c'est le terrain

Si Lévi-Strauss souligne le hasard de son (non-)choix (il enchaîne l'extrait cité plus haut par cette phrase : "le Brésil et l'Amérique du Sud ne signifiaient pas grand-chose pour moi"), il exprime par ailleurs le rapport nécessaire qui unissait à cette époque l'anthropologie à l'étude de peuples dits primitifs (là, *les Indiens* des faubourgs de São Paulo). Le travail ethnographique de Lévi-Strauss semblait d'ailleurs consister en soi à découvrir et à définir la quintessence même de la *sauvagerie* :

J'avais voulu aller jusqu'à l'extrême pointe de la sauvagerie ; n'étais-je pas comblé, chez ces gracieux indigènes que nul n'avait vus avant moi, que personne ne verrait plus après ? Au terme d'un exaltant parcours, je tenais mes sauvages¹.

Il apparaît donc qu'historiquement, le critère qui présidait au choix des terrains de l'anthropologie n'était pas d'abord géographique, mais plutôt lié, sur le plan théorique et philosophique, à la conviction de l'existence d'une *réalité substantielle*² de la primitivité (substance dont l'objectif était de définir les traits) et sur un plan plus pragmatique à une conception préalable de l'ethnie retenue : celle-ci était supposée *a priori* détenir l'un ou l'autre trait caractéristique de l'état de *primitif*. C'est sur base de cet *a priori* que l'ethnologue se mettait en route.

A la limite (...), on a pu suggérer que [le] degré de conscience historique ou d'historicité était moindre, voire nul, chez certains peuples et que c'était ces peuples-là qu'étudiait principalement l'anthropologie (par là même condamnée à

¹ C. LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 397.

² G. LENCLUD, *Vers une ethnologie du présent, op. cit.*, p. 17.

disparaître avec son objet lorsque toutes les sociétés seraient “entrées dans l’histoire”¹.

Dans la foulée, un autre critère présidait à la focalisation des ethnologues sur certains types de sociétés : celui de l’urgence à témoigner de l’existence de groupes humains perçus comme “en voie de disparition”. Lévi-Strauss l’évoque dans l’extrait repris plus haut, de même que Malinowski, qui appelle à l’examen de “communautés indigènes passionnantes (...) qui auront, elles et leurs cultures, pratiquement disparu dans une ou deux générations”².

D’abord perçu comme “sauvage”, sur le déclin de surcroît, l’Autre (le primitif) à *ethnographier* a très vite été géographiquement localisé, puisque cet Autre était situé dans *notre* “ailleurs”, c’est-à-dire hors Occident, “de *l’autre côté des océans*”³. L’Afrique, l’Amérique du Sud et l’Océanie constituaient ainsi un vaste réservoir de terrains potentiels.

Et même lorsque l’anthropologie se rapatrie et s’investit dans des terrains occidentaux, ceux-ci seront prioritairement situés en zones rurales, en vertu, toujours, du fait que “les sociétés ethnographiables sont des sociétés de l’altérité, définies par le seul fait qu’elles sont différentes”⁴. Lenclud rappelle que :

L’ethnologie de la France a renoué, plus qu’il était peut-être concevable, avec l’opposition qui fut fondatrice du folklore, entre le “populaire” (les traditions, les mentalités) et le “savant”, avatar intra-culturel (ou national) du grand partage entre “eux” et “nous”⁵.

Les villages et les campagnes offrent alors à l’ethnologue (implicitement supposé citadin ?) les conditions d’un travail ethnographique dont le principe heuristique est fondé sur l’étrangeté ressentie par l’observateur au contact de ceux qu’il étudie, sur la distance qu’il peut percevoir entre “sa” culture et la leur.

¹ M. AUGÉ, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier coll. “Critiques”, 1994, p. 12.

² B. MALINOWSKI, *op. cit.*, p. 53.

³ G. LENCLUD, *op. cit.*, p. 14.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁵ *Ibid.*, p. 33.

2.3. Terrains éprouvants, terrains douilletts

Outre "d'heureux moments de jubilation devant cette nature tropicale, de regrets aussi à l'idée de devoir partir"¹, Malinowski relate dans son *Journal* de nombreux détails qui laissent penser que sa présence sur le terrain était très pénible. "Maladie, déconvenues, accidents divers, promiscuité subie, fraternité douteuse"², solitude et extrême fatigue³ furent donc, apparemment, le lot quotidien de celui qui est inlassablement présenté comme l'inventeur du travail direct sur le terrain. Quelques raisons ont été évoquées plus haut pour expliquer la présence de Malinowski sur ce terrain malgré sa "forte appréhension des tropiques ; l'horreur de cette atmosphère torride et poisseuse"⁴. Nombreux sont les témoignages d'ethnologues qui rapportent combien leurs terrains ont été *inconfortables*⁵ :

Rappelons-nous les questions existentielles de jeune homme de Leiris en Afrique, le spleen de Lévi-Strauss aux tropiques, les désespoirs d'un Malinowski sur son île, les angoisses de Jeanne Favret dans son bocage⁶.

Si par définition "le terrain est violence"⁷ –puisque "on se fait violence pour faire violence à l'autre"⁸–, il semble toutefois pensable de départager les terrains en fonction de la "qualité de vie" qu'ils réservent au chercheur. A l'inverse de Malinowski qui s'accommode tant bien que mal d'un terrain où il se sent rarement serein, Yves Winkin conseille à ses lecteurs de choisir "des lieux confortables" où l'on se sente "à l'aise", et refuse les choix portant sur des lieux

¹ B. MALINOWSKI, *op. cit.*, p. 263.

² R. GUIDIERI, "Introduction" au *Journal d'ethnologue*, de Bronislaw Malinowski, p. 14.

³ Notamment : "Je suis allé au village, très fatigué. (...) j'étais complètement épuisé et incapable d'entreprendre la moindre chose" ; p. 37 : "le mercredi ça n'allait pas du tout. Je me fis une piqûre d'arsenic et essayai de me reposer un peu" ; p. 264 : "Travaillé assez bien toute la journée. Lu, recopié des notes et chargé la caméra ; à onze heures, plutôt mal en point, je traînasse (...) (ça n'allait vraiment pas fort)", etc. B. MALINOWSKI, *Journal, op. cit.*

⁴ B. MALINOWSKI, *op. cit.*, p. 26.

⁵ Martin de la Soudière analyse entre autre les difficultés psychologiques et physiques liées au travail sur le terrain dans "L'inconfort du terrain. "Faire" la Creuse, le Maroc, la Lozère...", *Terrain*, n° 11, 1988, pp. 94-105.

⁶ *Idem*, p. 96.

⁷ P. RABINOW, *op. cit.*, p. 117, cité par M. DE LA SOUDIÈRE, *op. cit.*, p. 98.

⁸ *Idem*, p. 98.

publics “dangereux”¹. À l’évolution de l’objet théorique de l’anthropologie –liée à l’évolution de la définition de l’Autre– vient probablement s’ajouter ici l’évolution des mentalités, qui acceptent aujourd’hui de considérer que la pratique de terrain –et peut-être toute pratique scientifique– peut aussi être agréable sans *de facto* être suspecte.

En ce sens, le choix d’un terrain peut aussi intégrer des raisons proprement géographiques (climatiques par exemple), qui, loin de constituer un critère externe isolé –lié au bien-être et à la santé du chercheur–, déterminent également en profondeur la problématique même de la recherche, pour peu en tout cas que le chercheur place le contexte au cœur même de ses observations, et poursuive un objectif de compréhension *écologique* du groupe social étudié. Un critère de choix en apparence externe devient ainsi un problème intellectuel, dont l’enjeu n’est pas négligeable en termes théoriques et politiques si l’on songe aux avatars d’une discipline qui ne s’intéresserait plus qu’à des groupes sociaux et à des lieux jugés “confortables”.

3. Unité, diversité

C’est probablement dans un souci de rompre avec la tendance du grand partage entre “eux” et “nous” opéré par les anthropologues classiques et même par leurs successeurs rapatriés qui s’attachaient aux communautés rurales en priorité, que l’ethnologie du présent, de même qu’une partie de l’anthropologie de la communication (à laquelle Erving Goffman se retrouve associé “malgré lui”²) ont focalisé leur attention sur des terrains urbains : l’ethnographie est “très pertinente et particulièrement appropriée à l’investigation scientifique de la ville”³, note Winkin, qui explique :

J’ai pu initier des étudiants de 2ème cycle à la démarche ethnographique en milieu urbain, en les invitant à choisir un terrain aisément accessible mais relativement circonscrit (un café, une cour de récréation, une piscine, une église, etc.) afin

¹ Y. WINKIN, *op. cit.*, p. 106.

² *Ibid.*, “Erving Goffman, anthropologue de la communication malgré lui”, p. 89.

³ *Ibid.*, p. 103.

d'observer les interactions qui s'y déroulent à différents moments de la journée et de la semaine¹.

Qu'il s'agisse de terrains ruraux ou urbains, l'observateur est toujours davantage confronté à la difficulté d'isoler des groupes sociaux relativement homogènes et d'autre part, à la difficulté d'utiliser la différence qu'il ressent entre "eux" et lui pour faire émerger leurs spécificités culturelles. Comme le montre Marc Augé à travers son étude des non-lieux, "dans le monde de la surmodernité on est toujours et on n'est plus jamais «chez soi». Nous vivons donc dans un monde", poursuit-il, "où ce que les ethnologues appelaient traditionnellement «contact culturel» est devenu un phénomène général. La première difficulté d'une ethnologie de «l'ici», c'est qu'elle a toujours affaire à de «l'ailleurs», sans que le statut de cet «ailleurs» puisse être constitué en objet singulier et distinct (exotique)"².

3.1. Villageois de naissance, de fait, de cœur

Cette porosité entre l'ici et l'ailleurs, traditionnellement associée à la ville lorsqu'on évoque son cosmopolitisme, nous semble avoir gagné les campagnes, ce qui affaiblit la possibilité de les opposer. Plusieurs facteurs concourent à cette *rurbanisation*, dont, au premier chef, les médias pourvoyeurs de références communes. Sur le terrain où nous travaillons, deux mouvements migratoires nous paraissent contribuer à brouiller les frontières habituellement clairement établies entre monde rural et monde urbain (même si, au premier contact, Treignes et les villages voisins sont perçus comme des prototypes de villages "d'Ardenne profonde"³).

On peut d'abord observer que l'exode des classes ouvrières vers les villes s'inverse petit à petit, avec l'installation dans les campagnes de familles néorurales, appartenant cette fois aux classes plutôt aisées.

A part quelques zones rurales isolées, la campagne n'est plus une entité homogène. Nous vivons probablement l'avènement

¹ *Ibid.*, p. 7. On remarquera qu'à l'exception peut-être de la piscine, les lieux cités par Yves Winkin ne sont pas spécifiques à la ville.

² M. AUGÉ, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, p. 137.

³ Du fait, probablement, de leur homogénéité architecturale, de leur petite taille, du paysage vallonné dans lequel ils s'insèrent et qui "colle" au stéréotype du petit village enfoui, etc.

d'une génération qui n'a plus aucune attache avec la terre. (...) En termes de pratiques culturelles et de comportements, il n'y a pas une demande culturelle urbaine et une demande culturelle rurale. Nous vivons la fin d'une dualité historique. Après tout, tout le monde regarde le journal télévisé de 20 heures, se rend dans la même grande surface, pianote sur le même ordinateur, utilise le même téléphone mobile¹.

Ce qu'un professionnel de l'aménagement décrit ici pour la France nous paraît facilement transposable à nos propres villages, de plus en plus souvent prolongés par des quartiers entiers de constructions récentes (modernes ou faussement traditionnelles). Dans une commune comme celle de Viroinval, sur la période 1980-1996, le solde migratoire (immigrants-émigrants) est positif (285 personnes)².

L'autre flux migratoire, qui nous intéresse tout particulièrement, concerne le tourisme, et notamment cette forme particulière de villégiature qu'est la seconde résidence³. A Viroinval, en 1991, 39,3 % du parc de logements privés était constitué de résidences secondaires. Notons encore que 50 % des habitations de la commune ont été construites avant 1919, et que depuis 1981, 12 % d'habitations (qu'elles soient antérieures ou postérieures à 1919) ont été restaurées. Dans ces villages, secondes résidences (caravanes exceptées) et rénovation vont souvent de pair : si, comme le suggère Marc Augé, "le retour au lieu est le recours de celui qui fréquente les non-lieux (et qui rêve par exemple d'une résidence secondaire enracinée dans les profondeurs du terroir)"⁴, l'achat et la restauration d'une maison ancienne pourraient être interprétés comme une aspiration à jouir non seulement de la nature et du paysage (du terroir...), mais aussi "à se réapproprier un petit bout de culture et de tradition locales"⁵.

Nous faisons donc l'expérience à Treignes/Viroinval de ce que la délimitation⁶ d'une aire géographique n'implique pas automatique-

¹ J. MENANTEAU, "Les «accourus» repeuplent les campagnes", *Le Monde*, 24-25 octobre 1999, p. 13.

² Sources : chiffres communaux et I. N. S.

³ Notons que Marc Boyer estime que les séjours en maison de campagne ne constituent pas du tourisme. Il parle à cet égard des "faux amis" du tourisme, qui "trompent par leurs ressemblances". M. BOYER, *Le tourisme de l'an 2000*, Lyon, P.U.L., 1999, p. 89.

⁴ M. AUGÉ, *Non-lieux, op. cit.*, p. 134.

⁵ Cf. C. BROMBERGER, *Passions ordinaires : du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard, 1998.

⁶ Même si cette délimitation est encore à ce stade-ci élastique : on aura senti que nous oscillons encore entre la focalisation sur Treignes et l'élargissement du terrain

ment la circonscription d'un groupe social homogène, d'un "eux" unitaire. Nous découvrons que notre catégorie préalable des "autochtones", loin de correspondre à une communauté rurale homogène, se répartit dans les faits et dans les discours, entre natifs, habitants originaires de villages proches, seconds résidents et néoruraux, ceux-ci ayant élu définitivement domicile dans le village par nécessité financière¹ ou par choix concrétisé à l'heure de la pension.

3.2. Vieilles dames, touristes et écoliers

Pour peu, en ce qui concerne les touristes, les choses s'inverseraient. Le tourisme étant un phénomène à ce point complexe, nous pouvons *a priori* considérer qu'il impliquerait la confrontation à des catégories de visiteurs très différentes (sur le plan économique, social, culturel, motivationnel, etc.) –d'où, peut-être, notre tendance à rechercher une communauté réceptrice homogène, ce qui aurait "simplifié" une partie au moins de nos observations. Sur le terrain, cette diversité de publics et de motivations nous apparaît, au stade actuel de notre recherche en tout cas, relativement maîtrisable.

Quelques catégories de touristes se laissent finalement assez facilement appréhender, sur un mode relativement binaire : un public du troisième âge, originaire de Wallonie, participant à des excursions d'un jour en car organisées par des associations de loisirs diverses (Union chrétienne des pensionnés, retraités de la poste de Namur, "3X20" de Paliseul...) côtoie ainsi un public essentiellement familial (couples/parents et enfants/grands-parents et petits-enfants), qui privilégie les courts et moyens séjours (un jour à une semaine environ) en camping ou en gîtes ruraux et est originaire de Wallonie ou des zones limitrophes (Flandre, Hollande). A ces deux types de publics majoritairement représentés à Treignes, il faut encore ajouter les groupes scolaires, sur lesquels les quatre musées treignois misent en partie pour assurer leur (sur)vie.

à la commune de Viroinval, voire même à la "région" plus englobante, dont le contour serait empiriquement déterminé sur base des zones parcourues par les touristes y séjournant, y "rayonnant".

¹ Dans la commune, de nombreuses familles rencontrant des difficultés économiques ont muté leur statut de second-résident en statut d'habitant. En 1996, la commune dénombrait 102 domiciliations dans des campings-caravanings.

3.3. Observateur, visiteurs et visités

Outre la question de l'homogénéité des groupes sociaux auxquels nous sommes confrontés – nous essayons de savoir de qui nous pouvons prétendre parler quand nous parlons de ceux à qui nous avons parlé¹ – se pose le problème de l'écart culturel que nous pourrions éprouver entre “eux” et “nous”. Ce que Martin de la Soudière écrit à propos de sa recherche sur l'hiver nous paraît transposable à tout objet de recherche ethnographique :

En comparant ma réaction au froid à la leur – celle-ci étudiée par interview et par observation – je suis à même de voir en quoi elle diffère de la mienne, ce qu'elle a de spécifique culturellement et psychologiquement. Le froid se partage, mais seulement jusqu'à un certain point, et c'est ce certain point qui constitue l'intérêt d'une telle enquête, les zones de recouvrement et de différenciation entre expériences d'un même phénomène².

De manière générale, lorsque nous retrouvons Treignes, ses habitants ou ses touristes, nous ressentons bien plus une proximité culturelle qu'une distance ou un sentiment d'“étrangeté”. Les ramifications de notre propre histoire personnelle recoupent souvent des traits que nous observons sur place, si bien que les effets de résonance ou de résurgence sont plus fréquents que les effets de dissonance, pourtant propices à alerter et à aiguïser le regard ethnographique. Tant avec les Treignois qu'avec les touristes, nous avons le sentiment de “[parvenir] à les comprendre sans trop de problèmes, (...) [nous réussissons] à entrer dans les raisons de [nos] interlocuteurs sans avoir besoin de longues explications”³, si bien que la tentation est grande, parfois, de nous contenter d'observer seulement nos propres attitudes et comportements, vécus comme équivalents à ce que les habitants doivent ressentir à propos des touristes ou à ce que les touristes doivent ressentir à propos des habitants.

¹ M. AUGÉ, *Non-lieux*, *op. cit.*, p. 22.

² M. DE LA SOUDIÈRE, *op. cit.*, p. 102.

³ Vincent Descombes cité par M. AUGÉ, *Non-lieux*, *op. cit.*, p. 135. Il poursuit : “Le pays rhétorique d'un personnage s'arrête là où ses interlocuteurs ne comprennent plus les raisons qu'il donne de ses faits et gestes, ni les griefs qu'il formule ou les admirations qu'il manifeste”.

Cette tentation de glissement (de dérive ?) d'une allo-ethno-analyse vers une auto-ethno-analyse¹ (démultipliée en fonction du nombre de rôles et de positions que nous choisirions d'adopter), résulte, à en croire ceux qui la défendent et à en croire nos propres expériences, de ce que "eux" et "nous" partageons le même imaginaire, les mêmes univers de références, les mêmes *territoires rhétoriques*. Comme indiqué plus haut, nous maintenons toutefois les trois pistes d'observation conjointement, en veillant à exploiter nos propres réactions pour peu qu'elles soient confrontables à celles des gens que nous rencontrons.

Quoi qu'il en soit, que le chercheur s'observe lui-même ou en observe d'autres que lui, son objectif reste la compréhension de faits *sociaux*. Acteur ou spectateur, il tente de les dénicher dans sa propre sphère culturelle, pour les ériger en *réalités ethnographiques*, qui ont, comme le souligne Jean-Didier Urbain :

L'inconvénient majeur de ne pas être extra-ordinaires, de ne pas être en dehors de l'univers de référence de l'observateur, c'est-à-dire de ne pas se démarquer d'elles-mêmes et, du coup, de ne pas se signaler d'emblée à l'attention [de l'ethnologue]².

4. Focaliser, localiser. Biaiser ?

Se réinstalle une fois encore devant nous le paradoxe du choix du terrain. Pour l'ethnologie "tout court" (exotique ou endotique), nous avons essayé de montrer combien le choix du terrain est peu argumenté, comme s'il était secondaire, peu important. A moins qu'il ne soit à ce point évident qu'il serait inutile de l'analyser ? Curieux, pour une discipline qui pousse très loin l'exigence de réflexivité... Probablement faut-il expliquer ce silence par la conviction implicite que toute portion géographique ou sociale est ethnographiable, puisqu'humainement investie et symbolisée. En poussant à l'extrême le raisonnement, toute étendue déserte de la planète se prête aussi à l'ethnographie puisque l'absence humaine pourrait y être analysée comme significative. Comme le souligne François Laplantine :

¹ Voir M. AUGÉ, notamment dans *Domaines et châteaux*, Paris, Éd. du Seuil, 1989.

² J.-D. URBAIN, *Secrets de voyage. menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot & Rivages, 1998, p. 247.

L'ethnologie n'a pas d'objet qui lui soit propre (...) mais une démarche, une mise en perspective particulière, un regard à mon avis absolument unique dans le champ des sciences humaines, et susceptible d'être appliqué à toute réalité sociale¹.

Peu importe finalement le lieu investi par l'ethnologue, pour peu que celui-ci parvienne à en faire émerger des *faits ethnographiques*, à les décrire et à les interpréter.

4.1. Ethnographies thématiques

Pour les ethnologies/graphies *thématiques* ou *perspectivistes*², le choix du terrain se corse. La focalisation qu'elles impliquent, tôt ou tard, "sur tels phénomènes ou telles sociétés"³ les contraignent à opérer des découpages préalables : elles définissent des problématiques à partir de questionnements théoriques ou empiriques et déterminent en parallèle des lieux concrets où les observer (sans quoi elles pourraient difficilement continuer à s'appeler "ethnographies").

Dans cette logique, les terrains ne sont-ils pas retenus en vertu du soupçon, de l'intuition qu'ont les chercheurs quant à leur originalité et/ou leur richesse par rapport au phénomène à étudier, à l'instar des terrains exotiques qui étaient légitimés par le postulat du caractère "primitif" de ceux qui les habitaient ? Cette manière de procéder pose le problème du raisonnement tautologique, de l'infalsifiabilité d'hypothèse : les chercheurs exotiques ne manquaient pas de rentrer dans leurs universités avec la confirmation de la primitivité de la culture étudiée, assortie sans doute de quelques traits définitionnels supplémentaires⁴. Plus proche, et dans le domaine touristique qui nous occupe, notons cette remarque de Marc Boyer :

Le pessimisme contemporain de l'ethnologue se nourrit des clichés qu'il a rapportés de ses brèves excursions : M. Augé avait choisi Disneyland, les Centre Parks, le Mt-St-Michel, les

¹ F. LAPLANTINE, *L'anthropologie*, Paris, Seghers, 1987, p. 153.

² Y. WINKIN, *op. cit.*, p. 207 et sv.

³ *Ibid.*

⁴ En plus, évidemment, d'une foule de descriptions et de monographies dont les critiques sont encore aujourd'hui plus que positives et admiratives.

châteaux de Louis II ; il ne pouvait que ramener des stéréotypes¹.

Que font finalement les ethnologues lorsqu'ils choisissent un terrain, sinon puiser dans leur savoir de sens commun des intuitions quant à l'intérêt et l'originalité d'un lieu, support du phénomène social qu'ils comptent étudier ? Nigel Barley est bien de cet avis lorsque, après avoir décrit les arguments sommaires qui l'avaient conduit à éliminer successivement plusieurs terrains potentiels, il conclut :

Cette manière de procéder peut sembler superficielle, mais mes confrères, et par voie de conséquences nos étudiants, n'ont pas d'autres critères de sélection. Après tout, la plupart des recherches ont comme point de départ un vague sentiment d'intérêt pour un certain pays ou un certain domaine à explorer, et rares sont ceux qui connaissent la thèse qu'ils défendent avant de l'avoir écrite².

Nous évoquons plus haut le danger encouru à trop bien *raisonner*³ l'échantillon ou le choix du terrain, qui revient à identifier un lieu ou des personnes selon un critère préalablement établi de *significativité maxima*⁴. Nous parlons ici d'infalsifiabilité pour évoquer le risque de voir le chercheur ne trouver que ce qu'il est prédisposé à trouver, en contradiction avec l'option inductive revendiquée par l'ethnologie.

Que le chercheur ait conscience des *a priori* qui l'accompagnent, voire le guident, sur son terrain ne fait toutefois pas de doute. Sans doute son travail commence-t-il d'ailleurs par leur lente déconstruction, étape au cours de laquelle le principe heuristique des "subjectivités comparées" s'actionne pleinement. Mais qu'en est-il si cette déconstruction révèle progressivement que le terrain choisi n'est pas "celui qu'on croyait" ?

Dans l'option d'une ethnologie pour elle même, peu importe : l'ethnologue s'attache à faire émerger des données tous azimuts et publie en fin de course une "ethnologie chez les untels" ou "une

¹ M. BOYER, *op. cit.*, p. 175.

² N. BARLEY, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Éditions Payot, 1992, p. 16.

³ D. RUQUOY, "Situation d'entretien et stratégie de l'interviewer", *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 1995, pp. 59-82.

⁴ E. MORIN, "De la méthode : une démarche multidimensionnelle", in *La métamorphose de Plodémet*, Paris, Librairie générale française, p. 280.

ethnologie en telle région” (selon que la localisation géographique l'emporte ou non sur le groupe social qui l'occupe). A moins qu'il ne décide de concentrer sa réflexion sur un phénomène social insoupçonné au départ mais qui lui paraît particulièrement prégnant (notamment parce qu'en bon connaisseur de la littérature anthropologique, il sait que ce phénomène n'a pas encore été traité, ou différemment, etc.). Il publie alors en fin de course une ethnologie thématique ou perspectiviste qui n'avait pas été ciblée au départ. On pourrait dire dans ce cas que l'approche locale s'est mutée en cours de recherche en approche “inductivement localisée” ou “localisée *a posteriori*”.

4.2. Et si la thématique n'est pas celle que l'on croyait ?

Que fait le chercheur si, d'emblée inscrit dans une perspective thématique ou perspectiviste (par exemple par nécessité professionnelle ou académique), il s'aperçoit que le terrain choisi ne “colle” pas à sa problématique de recherche ? Non pas qu'il voudrait forcer les données pour qu'elles lui révèlent ce qu'il voulait trouver, mais plus simplement parce que, parti étudier le rapport à la maladie, il s'aperçoit que ses informateurs ne sont jamais malades ou parce que, convaincu que ces jeunes de banlieue étaient grands consommateurs de séries télévisées, il s'aperçoit qu'ils n'ont pas la télévision... Ici encore, on répondra : soit il “s'adapte” à son terrain et prend ce qu'il observe pour “argent comptant” (après tout, le fait de ne pas posséder de téléviseur pourrait être étudié comme tel), soit... il change de terrain ?

Avec ces exemples sans doute un peu poussés, nous voulions simplement soulever la question du rejet possible d'un terrain, question qui nous paraît rarement abordée, rarement explicitée dans les textes publiés (peut-être l'est-elle davantage dans la littérature grise et dans les rapports intermédiaires de recherche ?). Est-ce parce que l'abandon pur et simple d'un terrain conduit à l'adoption d'un nouveau terrain et qu'en marquant le début d'une *autre* recherche, il opère une coupure nette entre les deux expériences, au point que le texte final gomme la première ? Ou est-ce parce qu'en vérité très peu d'ethnologues abandonnent un terrain au profit d'un autre ? L'investissement en travail, en temps, en argent parfois, n'est-il pas

tel qu'il conditionne, plus il s'accroît, l'attachement affectif au terrain investi ? Parce que l'investissement est souvent lourd : le rapide survol d'un lieu, la "prise de température" dans un milieu social, contreviennent de manière flagrante au principe ethnologique d'immersion lente et durable, et interdisent à l'ethnologue de "décider" de la fécondité ou non de son terrain à partir d'un matériau maigre et superficiel. Il doit donc s'obstiner, penser que les données sont "cachées" là où on les attend le moins, patienter jusqu'au geste, à la parole ou à l'événement qui éveilleront son attention et sa capacité interprétative. Le temps passe, comment ne pas vouloir tôt ou tard valoriser le travail réalisé, comment dès lors renoncer définitivement à un terrain que l'on estime enfin connaître suffisamment pour le jauger ? Accueilli souvent mieux qu'il ne l'espérait sur le terrain, enclin au fil des jours à tisser des liens avec ses interlocuteurs, bien que conscient de la nécessité d'objectiver et de se "déprendre", comment, enfin, ne pas vivre mal le déséquilibre créé entre "eux" qui ont donné beaucoup et lui qui ne rend rien, pas même, au bout du compte, la publication¹ de son travail ?

Dans la perspective de l'anthropologie de la communication, qu'Yves Winkin définit comme *perspectiviste* —c'est-à-dire "qu'elle n'a pas la communication pour objet puisque celle-ci n'est pas envisagée comme un objet mais comme un cadre, une perspective, une «forme»"², l'ethnologue n'opère pas de focalisation sur un phénomène social prédéterminé. Il se rend dans un lieu ("tout terrain est bon, sauf les terrains privés"³) et, au départ de la question formulée par Goffman "Que se passe-t-il ici ?"⁴, il tente de montrer comment, dans ce contexte particulier, la culture s'énonce et s'effectue dans les actes de communication posés par les acteurs impliqués. Partant de cette très large ouverture, Yves Winkin spécifie partiellement le champ des lieux possibles, reconnaissant au passage "qu'une anthropologie perspectiviste devient tôt ou tard thématique"⁵, et précisant sa prédilection pour les terrains urbains ou organisationnels. A cette large palette de terrains et de problématiques

¹ ...qu'elle soit ou non destinée à être lue par ses interlocuteurs du terrain. La publication est peut-être le seul lieu où le chercheur peut avoir le sentiment de "restituer" quelque chose, de rétablir une situation déséquilibrée, même si les partenaires locaux sont absents de l'échange auteur-lecteurs.

² Y. WINKIN, *op. cit.*, p. 207.

³ *Ibid.*, p. 106.

⁴ E. GOFFMAN, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éd. de Minuit, 1991.

⁵ Y. WINKIN, *op. cit.*, p. 207.

possibles, d'autres, comme G. Derèze, préfèrent "la fixation et le traitement, à plus ou moins long terme, de problématiques spécifiques", par crainte de dilution, d'éparpillement et en fin de compte de "quasi-impossibilité de cumulativité critique des démarches et des résultats"¹.

Focaliser des problématiques constitue probablement une opportunité pour l'anthropologie de la communication de se spécifier (mais le faut-il ?) mais soulève, ainsi que nous avons essayé de le montrer, une question méthodologique et épistémologique peu traitée. Est-ce parce que la focalisation sur un thème, nécessairement couplée au choix d'un lieu concret d'étude, constitue une opération *flottante*, difficilement exprimable, à mi-chemin entre théorie, informations empiriques, sens commun, hasard et intuition ? Elle place le chercheur dans la position difficile d'évaluer la fécondité de son choix avant même de l'avoir posé, et, si le temps a passé, dans la difficulté éventuelle de renoncer à un terrain qu'il serait enfin à même de caractériser.

5. Ethnologue et touristes endotiques

Confrontée au départ à l'évaluation de la pertinence de notre terrain, nous avons fait l'expérience "en direct", au fil de l'écriture, de ce que nous voulions en quelque sorte démontrer. Évaluer un terrain, c'est tenter de le délimiter géographiquement et socialement, à des fins pratiques pour canaliser et rationaliser les activités d'observation et à des fins théoriques pour, entre autres, envisager les extrapolations possibles.

Focalisée sur une pratique sociale particulière –ici, le tourisme culturel– la problématique bouge, se resserre ou s'élargit, au fur et à mesure que le chercheur spécifie son terrain et caractérise ses interlocuteurs. Il apparaît néanmoins qu'une des clés du paradoxe réside dans le degré de spécification de la focalisation. Plus le phénomène social retenu est défini dans de grandes lignes, plus le chercheur se ménage la possibilité d'y découvrir de l'inattendu et une thématique imperceptible au premier abord. D'autre part, moins la focalisation est précise, moins le chercheur sera armé pour aiguïser son regard, cana-

¹ G. DERÈZE, "A propos de l'anthropologie de la communication. Une lecture du livre d'Yves Winkin", *Recherches en communication*, n° 6, 1996, p. 252.

liser ses efforts et concentrer son attention : "La théorie va amener à voir plus et plus loin"¹, précise Yves Winkin.

A Treignes, outre la proximité culturelle ressentie à l'égard de nos interlocuteurs, nous avons peu à peu été frappée par l'importance des thèmes identitaires et nostalgiques dans les discours des hommes politiques, des responsables/concepteurs des musées et enfin des visiteurs. Le fait que le dernier musée inauguré ait parmi ses objectifs la valorisation du wallon (dialecte commun à la Wallonie bien que décliné en plusieurs patois locaux), que les autres musées exposent respectivement des outils agricoles et artisanaux anciens, du matériel ferroviaire ancien et enfin des objets archéologiques nous a progressivement conduite à nous interroger sur le ton particulier avec lequel l'Histoire est mise en scène dans un contexte de tourisme rural. La ferveur des commentaires inscrits par les visiteurs dans le Livre d'Or mis à leur disposition dans le premier musée exprime sans détour la satisfaction éprouvée au contact de *leurs racines*, de leur enfance mais aussi de leur identité et de leur culture, comme si celles-ci avaient enfin pris corps en leur renvoyant une image d'eux-mêmes qui les touchait, qui leur plaisait, et qu'ils souhaitaient ardemment voire diffusée.

Notre focalisation floue du départ s'est progressivement précisée au contact avec le terrain, d'une manière qui, une fois écrite, pourrait paraître évidente et limpide. On précisera simplement ici combien cette clarté fut jusqu'ici aveuglante, et combien aussi l'exercice de verbalisation et de rédaction (entre autres de cet article), qui impliquait aussi quelques détours bibliographiques et théoriques, a pu servir de décanteur.

D'une focalisation molle à une spécification rigide, l'écriture prend une part active dès le balisage de la problématique. Choisir tel mot plutôt que tel autre, tel synonyme sémantiquement plus ouvert que tel autre, participe dès les premiers rapports de recherche à délimiter le champ d'investigation. En soulignant l'importance de l'écriture, nous rejoignons aussi la proposition de Jean-Didier Urbain, qui, s'interrogeant sur la manière d'"exotiser l'endotique", voit dans "la piste sémiologique" un double intérêt : "heuristique et rhétorique". "Si on ne peut s'oublier soi-même", écrit-il, "du moins peut-on se défamiliariser par le langage et voyager, grâce à lui". Grand utilisateur de métaphores, il argumente ainsi son point de vue :

¹ Y. WINKIN, *op. cit.*, p. 108.

La métaphore distancie de la réalité et l'éclaire en même temps, modifiant la perspective. (...) Par l'effet que produit l'image, ponctuelle ou filée, elle *dépayse* le discours ordinaire et, partant, le quotidien du monde dont elle perce le secret et réactive le sens. (...) On la corrigera ensuite, au fil de sa familiarisation avec la culture exotique. (...) C'est quand la métaphore se fige, s'incruste et se naturalise qu'elle dure et s'impose dans le langage comme une évidence, qu'il faut voir en elle une "notion-obstacle"¹.

Dans le cas qui nous importe, nous avons essayé de comprendre –en l'écrivant– à qui nous avons affaire, esquissant quelques catégorisations des villageois et des touristes en présence. Amenés en parallèle à réfléchir au problème de la (non-)distance culturelle entre "eux" et nous, posé de manière plus cruciale par l'ethnologie endotique, il nous a semblé que nous étions confrontée à une activité somme toute assez comparable à celle adoptée par une frange importante des touristes que nous observons : exotiser notre propre culture, la trouver étrange et l'observer en variant nos points de vue, s'en défamiliariser, rendre extraordinaire ce qui est pourtant ordinaire, etc.

Comparant touristes et ethnologues, Jean-Didier Urbain rappelle que Mac Cannell avait "déjà pointé leur similitude en soulignant qu'ils partagent les mêmes pôles de curiosité", que Nigel Barley notait "leur ressemblance quant à leur vision théâtrale de l'exotisme qui le réduit à sa photogénie"². Lorsque Jean-Didier Urbain propose le recours à la métaphore pour réinstaurer de la distance là où l'ethnologue "adhère" à ce qu'il observe, nous ne manquons pas d'entrevoir un rapprochement possible avec la propension des touristes à truffer leurs propos de comparaisons. Notons encore que si, comme le souligne Marc Augé, les touristes vivent "au futur antérieur et pensent avant tout au spectacle que, quelques semaines plus tard, ils pourront imposer à leur entourage résigné en lui présentant les images d'un séjour enchanteur et d'un voyage inoubliable"³, l'ethnologue, d'une certaine manière, vit aussi au futur antérieur puisque le travail qu'il effectue sur le terrain ne prend véritablement sens qu'une fois publié et donc partagé. En gardant à l'œil leurs différences (en particulier le

¹ J.-D. URBAIN, *op. cit.*, p. 300.

² *Ibid.*, p. 253.

³ M. AUGÉ, "Voyage et ethnographie. La vie comme récit", *L'Homme*, n° 151, 1999, p. 13.

fait que les ethnologues poursuivent, eux, un objectif interprétatif et théorique) mais en réfléchissant à leurs similitudes –le touriste métaphorisant le chercheur ou le chercheur métaphorisant le touriste– on songe à nouveau à la validité d'une auto-ethno-analyse, mais, surtout, on entrevoit une piste intéressante pour que s'éclaircissent mutuellement le statut d'indigène et celui d'observateur extérieur.

Au terme de cette réflexion et de huit mois d'observation, nous repartons avec un projet redéfini, mais déjà tout entier contenu dans la focalisation proposée au départ. Nous étudions désormais le tourisme endotique, cette forme de tourisme qui pousse les gens hors de chez eux, mais pas trop loin, à Treignes en l'occurrence.